



8 NOV. 1978

EXCLU DU PRÉT

CAHIER N° 16

Novembre 1974



BILLET aux AMIS,

Le 11 août 1974 Panaït ISTRATI aurait eu 90 ans. Son mépris de la maladie et son goût de la vie lui ont permis de dépasser de peu seulement le demi-siècle. Aurait-il été plus raisonnable, plus économe de sa santé s'il avait eu la prescience que la mort le guettait si jeune encore ? Comme nous ne nous permettons pas de répondre à la place des morts, la question pour nous demeurera sans réponse. Mais nous déplorons, comme nous l'avons déjà écrit, la fin prématurée d'Istrati car, depuis 1935 les événements heureux, tragiques, angoissants, exaltants ou atroces qui ont assailli le monde, ont trouvé bien des thuriféraires et des contempteurs, mais peu d'hommes sensibles et généreux capables, la passion politique ne les égarant pas, de tenir un langage humain libéré de toute doctrine. La place de Panaït ISTRATI parmi ces derniers est restée disponible.

Ne nous laissons pas envahir par des regrets stériles, pensons plutôt à poursuivre la tâche que nous nous sommes fixée de mieux faire connaître Istrati.

Nous aurions aimé reprendre, pour le bulletin, la périodicité habituelle. Malheureusement cette année encore nous ne publierons que deux cahiers. Nous espérons beaucoup de 1975 et pensons que nos amis s'efforceront de faire connaître notre Association autour d'eux. Nous demandons dès maintenant à ceux d'entre eux qui ne l'ont déjà fait, de bien vouloir nous adresser le montant de leur cotisation.

Le Bureau

ACTUALITE

ROUMANIE

Le 3ème numéro de "MANUSCRIPTUM" paru cette année présente, avec le manuscrit inédit de Panaït ISTRATI que nos amis liront dans le présent Cahier, le dossier établi sur lui par la Sûreté roumaine. Ce document mentionne notamment qu'à son retour en Roumanie, Panaït étant considéré comme communiste et ennemi du régime établi était "tenu en observation". Cette surveillance des autorités roumaines semble relever de l'humour lorsque l'on sait qu'ISTRATI fut, en France, poursuivi par la vindicte de l'intelligentsia communiste qui, ne lui pardonnant pas sa courageuse franchise, le traitait de fasciste et d'agent de la "Sigourantsa" (police politique roumaine).

"LA ROUMANIE LITTERAIRE" a, quant à elle, consacré à Panaït, à l'occasion du 90ème anniversaire de sa naissance, une partie de son sommaire. L'on y trouve, en effet, des articles de AL.OPREA et Jean MUTEANO, ainsi que de M.SADOVEANO, Th. VIANO et Geo BOGZA, qui ne manquent pas d'intérêt.

Signalons aussi qu'à BALDOVINESTI eurent lieu des manifestations dans le cadre des "Journées Panaït ISTRATI" et qu'à BUCAREST une exposition sur sa vie et son oeuvre a été organisée par le Musée de la Littérature.

Enfin, nous avons particulièrement apprécié la création, au Lycée Panaït ISTRATI de Braïla, d'un Cercle littéraire à son nom. Cette initiative est due à un professeur de cet établissement, Madame COGALNICEANU, que nous félicitons chaleureusement.

SUISSE

A l'occasion également du 90ème anniversaire de la naissance d'ISTRATI, la Mairie de VOUVRY, dans le canton du Valais, a organisé des festivités qui, avec la participation de nombreuses personnalités, obtinrent un grand succès.



Panaît ISTRATI à Menton



Panaît ISTRATI à Menton

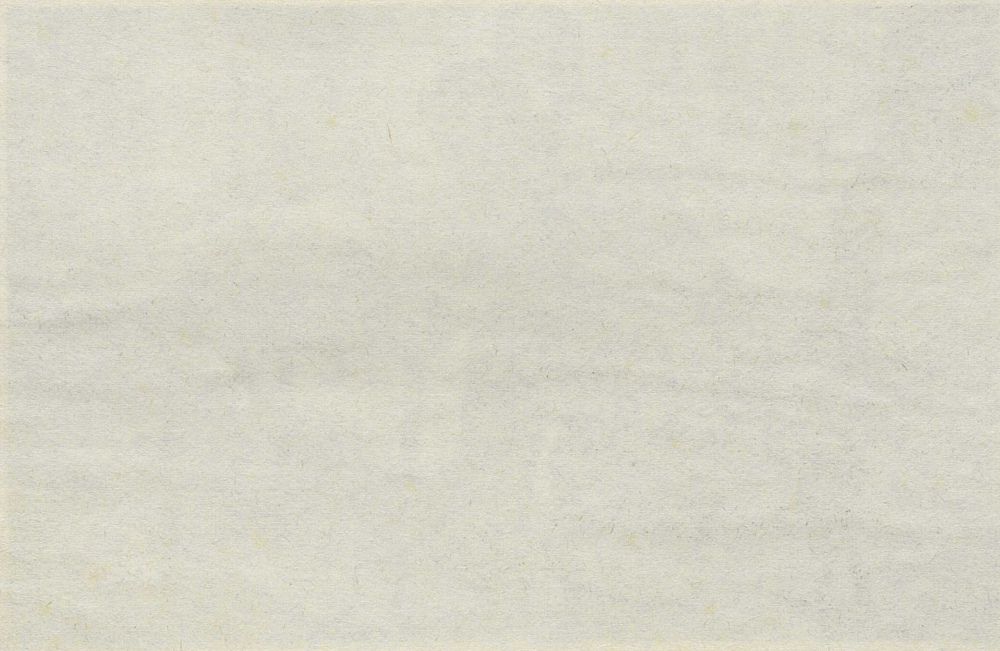


Panaît ISTRATI à Menton

UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR

SCIENTIFIQUE

Le Directeur de l'Université Côte d'Azur, Monsieur le Recteur, a l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport de la Commission d'Enquête sur la situation de l'Université Côte d'Azur, tel qu'il résulte des travaux de la Commission d'Enquête, et de vous proposer de le faire connaître à la Commission de l'Enquête sur la situation de l'Université Côte d'Azur, telle qu'elle est constituée par le décret du 10 mai 1967.



UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR

SCIENTIFIQUE

Le Directeur de l'Université Côte d'Azur, Monsieur le Recteur, a l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport de la Commission d'Enquête sur la situation de l'Université Côte d'Azur, tel qu'il résulte des travaux de la Commission d'Enquête, et de vous proposer de le faire connaître à la Commission de l'Enquête sur la situation de l'Université Côte d'Azur, telle qu'elle est constituée par le décret du 10 mai 1967.

MANUSCRIT INEDIT de PANAIT ISTRATI

Grâce à l'obligeance de Madame ISTRATI nous sommes heureux de publier un manuscrit inédit de PANAIT ISTRATI. Il nous a été adressé de ROUMANIE par notre Ami Alexandre TALEX qui nous a fait l'amitié de le présenter.

Dans les archives du " Fonds ROMAIN ROLLAND " un manuscrit inédit de PANAIT ISTRATI est resté inédit jusqu'en 1973. Il s'agit d'un cahier scolaire contenant seize pages écrites en avril et mai 1921 et qui portent le titre : Méditations, nostalgies, souvenirs, rêves et pensées. La première page porte comme dédicace : A ROMAIN ROLLAND. Rédigé sous la forme d'un journal intime, ce manuscrit contient des notes autobiographiques inconnues jusqu'à présent.

Après sa sortie de l'Hôpital de NICE et ressuscité par le miracle d'avoir trouvé l'Ami tant révé (" une île de lumière dans l'océan de ténèbres et de laideur "), PANAIT croyait fermement dans un changement de sa vie. " Je ne veux pour mon estomac, disait-il, qu'un morceau de pain, mais pour mes yeux le "monde entier ! "

Mais, la "nouvelle" vie qui l'attendait était pire que celle d'avant. Pour gagner son pain, il faisait des photographies sur la Promenade des Anglais, chassé par la police, toujours désespéré par manque de clients. Ses lettres, de ce temps-là, adressées à ROMAIN ROLLAND, sont des cris de détresse pour sauver son âme d'un lent abrutissement. " Je suis noyé dans la banalité qui m'entoure. " Pas un visage, pas une parole intelligente, pas un oeil compréhensif. Planté " à côté de mon appareil, sur la Promenade, mon regard fouille en vain le flot " des promeneurs; et la laideur de ce monde s'étend jusque sur la belle nature. " Je n'aime plus NICE, tout me semble sec comme le coeur de ces passants Je " deviens gris et je perds mes forces ".

Pour se sauver, PANAIT ISTRATI prend la décision de disparaître, après quinze jours de lutte intérieure, entre les scrupules et la matière vilaine. Il annonce à ROMAIN ROLLAND, le 20 avril 1921. " J'abandonne, au hasard, famille "faible et ami tendre sans qu'ils aient l'espoir d'attendre de moi, ainsi que le "reste du monde - le moindre signe de vie si longtemps que l'océan, dans lequel je "vais plonger, voudra me garder dans son sein avant de me rejeter à la surface ".

Le manuscrit inédit, que nous publions ci-dessus, reconstitue sur le vif "les jours de lutte intérieure" à la veille de son départ. Terrassé par la misère quotidienne, PANAIT ne renonce pourtant pas à croire aveuglément à l'Art mis au service de l'homme, à son rôle pour l'édification d'une Humanité meilleure. Il soutient qu'au prix de souffrances, l'Art doit être la dernière expression de la générosité, " du désintéressement et de la pitié ".



Voilà pourquoi, ce manuscrit a une valeur même pour l'histoire littéraire. Il nous démontre que PANAIT, avant d'être consacré écrivain, avait une forte et claire opinion sur la mission de l'Art à rendre le monde meilleur - une nette et juste prise de position qui sera plus tard, amplifiée dans sa conférence " Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui ". (ce manuscrit a été donné par Madame ROMAIN ROLLAND à Madame ISTRATI).

Revenu en décembre 1921, de son exil volontaire, PANAIT envoie à ROMAIN ROLLAND de nombreuses feuilles éparses sur lesquelles il avait noté ses sentiments, ses pensées, ses joies et ses chagrins durant son vagabondage dans des dizaines de villages des Alpes Maritimes, mais il le prévient : " Il doit y avoir là-dedans bien des sottises, certainement, mais du coeur, aussi, à coup sûr ".

Jusqu'à ce jour, ces pages étaient inconnues. Peut-être, trouveront-elles une audience parmi les lecteurs férus de la pensée universelle.

Alexandre TALEX



HORS DU MONDE, DANS LE MONDE ET POUR LE MONDE !.

A Romain ROLLAND

Méditations,

Nostalgies,

Souvenirs,

Rêves,

Pensées.

Nice, le 15 avril 1921

Père, je dois prendre le parti de la douleur !. Tu m'es apparu pour m'éblouir de ta lumière et me rendre aveugle .. Mais pour te conserver aussi. (J'ai entendu, étant à Damas, des histoires étranges, et j'ai vu des cas de fanatisme exceptionnel : on voit, là-bas, sur les trottoirs des aveugles assis à la turque et prédisant l'avenir aux humbles en faisant des signes, avec leurs doigts, dans du sable fin étendu sur un grand mouchoir. On dit que ces malheureux se sont fait, volontairement, brûler les yeux par le fer rouge du Derviche, à la Mecque, après avoir vu la tombe du Prophète dont ils veulent garder l'image sacrée en l'enveloppant dans des ténèbres éternelles, - rançon de cette grâce suprême !.)

Je veux te conserver aussi en fermant les yeux sur toute vanité humaine.. Je veux m'enterrer au milieu de ce monde trop occupé, trop pris par ses affaires, trop soucieux de vie matérielle ... Mais c'est dur, car j'aime la vie et je suis très charnel. Je ne veux pas pratiquer la vertu, ni embrasser l'ascétisme : ce sont les refuges du désespoir, et je ne suis pas désespéré. Pourquoi le serais-je ! Même si je n'avais jamais connu les grandes faveurs de la vie qui sont : l'Amour et la Joie qui exaltent, la Douleur et la Haine qui bouleversent, l'Altruisme et l'Abnégation qui éblouissent, même si je ne les avais pas trouvés en d'autres êtres se manifestant avec la force de la tempête, je ne pourrais pas être désespéré, je n'ai pas de droit de l'être, car je les ai sentis en moi, je suis un homme et il doit y avoir encore d'autres comme moi, il faut savoir se pencher, même sur le fil d'herbe, et alors on se reconnaît partout, sinon en entier, au moins en parcelles, en parcelles de soi-même.

Ce n'est pas de ce côté que je défaille, mais du côté de ma patience : quand on est pauvre et très peu armé dans la lutte, on ne peut pas servir deux seigneurs en même temps et alors il faut choisir entre une vie normale, - quand le débat avec les multiples besoins quotidiens brise l'âme et la rend banale, l'abaisse, - et l'autre vie, la vie héroïque, la vie de contemplation, absurde du point de vue humain, inhumaine même, mais que les lois qui sont souveraines dans mon être choisissent malgré moi.

D'ailleurs cela était une chose facile à prévoir: l'entraide matérielle est considérée par les hommes comme un fardeau, tandis que je l'ai toujours vue comme un devoir, non seulement envers des êtres exceptionnels, ou rapprochés, mais envers tout être défaillant. C'est avec cette aberration que je me suis débattu toute ma vie, mais c'est surtout depuis le coup de 3 janvier passé (1) qu'elle m'est devenue odieuse.

(1) Tentative de suicide de Panaït Istrati



Quand j'ai vu mon unique et dernière grande amitié du passé, rester indifférente à mon cri de détresse morale et matérielle, j'ai compris que les hommes, même les meilleurs, ne font le bien que par vanité, le bien même, par vanité. Je pensais, ensuite, qu'en me rendant la vie, les hommes veulent me la rendre digne, mais ils n'ont fait que me la salir, et si des bonnes volontés ont surgi partout, les remèdes tardent comme d'habitude. Et tandis que je sors de cette épreuve plus humain, plus convaincu que jamais de ce devoir sacré, - qu'on retrouve même parmi les bêtes, - je m'aperçois que la même vie, la vie d'avant 3 janvier, veut se dresser devant moi.

C'est à cette vie que je veux tourner le dos avec décision !.. En quittant la vie ? Non, cette fois-ci, non, car j'ai aperçu l'autre dans toute sa beauté! ..

.

Nice, le 27 avril

Je rentre dans ma chambre après avoir patrouillé deux heures sur la promenade, traqué par les agents, embêté par des passants qui ne sont pas des clients, et surtout assommé par mon cafard. Je n'en peux plus ! .. " Messieurs, Mesdames, des belles photos, 8 frs les six " !.. Oh, que c'est bête !. Oh, que c'est ignoble !. Etre mille fois dérangé dans une journée et rentrer le soir avec une douzaine dans le sac !. C'est cela qu'on appelle une vie d'homme qui sent, qui bouillonne, qui veut ? ..

Depuis hier soir je me suis jeté sur " Les musiciens d'aujourd'hui ", j'ai avalé d'un coup " Hugo Wolf ". Et ce matin sur la Promenade, j'ai commencé " Berlioz ". J'ai été bouleversé dès les premières pages. Partout je vois ma vie, partout les mêmes hommes, les hommes qui souffrent, souffrance de l'homme doué. Et ce qui est plus éprouvant encore c'est que ces hommes s'expriment presque de la même façon, quelques fois avec les mêmes mots, et je m'aperçois que je les ai plagiés inconsciemment avant d'avoir connu leur vie que ce soit un siècle, deux, cinq ou vingt siècles avant moi, c'est toujours la même souffrance et les mêmes expressions.

Et voici l'homme que je suis !. Je n'ai pas pu m'arracher et partir !. J'ai écrit que je pars, que je disparaissais. Et me voilà encore à Nice !. J'avais tout préparé : un matin j'ai placé ma femme comme " bonniche " je l'ai planté là et, me réservant un sac, je voulais prendre le lendemain le train pour Toulon, disparaître. Tout à coup, dans l'après-midi, je vois mon ami D... révolté, dégoûté, mille fois plus malheureux que moi, parce que sans but dans la vie, sans facilité d'expression. Il quittait sa place d'esclave à l'hôtel pour me rejoindre, pour courir les chemins, enjamber les campagnes fleuries et embaumées. Il m'a désarmé d'un regard, il m'a fait beaucoup de mal. J'ai dû ajourner mon départ, voir et revoir ma femme en larmes, déchirée, écrasée de se voir domestique dans une triste chambre, un réduit. Et de plus en plus, aussi bien l'un que l'autre, l'ont emporté sur ma faiblesse. J'ai dû céder et rester essayer de m'accrocher de nouveau à la maudite photo, enterrer ma douleur, reprendre le calvaire, la vie banale remplie de chicanes et de misères.



Seigneur, Destin ! . Que veux-tu de moi ? . Je veux devenir un voyou, un chemineau, un débris des quatre chemins, mais garder ma foi, souffrir en paix, seul, parlant avec moi même et avec le vent et cela je ne peux le faire, pas même cela!.. Et voici Berlioz qui me parle de l'inutilité de l'effort humain, qui nie tout, même le beau.

Que faut-il faire, Dieu Seigneur, que faut-il faire ?

.

30 avril

Capitalisme !.. Argent !.. Humanité égoïste d'aujourd'hui! . Je te maudis de toute la force de mon être et je maudis aussi ma nature ingrate, laquelle, au lieu de diriger l'impétuosité de mes sentiments dans la direction des luttes sociales, fait de moi un batailleur journalier, un journaliste puissant, un orateur qui bouleverse les foules, un militant, un manieur de cette pioche foudroyante qui frappe incessamment la base de cette société absurde mais que l'approche de l'abîme a dirigé dans la voie stérile du penseur qui s'arrête à toutes les tares du caractère humain, qui voit trop près ou trop loin et qui épuise son énergie dans des spéculations sentimentales idiotes, dans des rêveries plaintives, quand le temps est de serrer les dents et frapper pour démolir (Je maudis encore cette circonstance qui, au lieu de me permettre d'écrire dans ma propre langue, qui m'est familière, m'a banni à mille lieues de mon pays et me force de perdre le temps dans des recherches de dictionnaire, pour la stupide raison que dans tel endroit il faut deux l, deux m, deux n, parce qu'un seul n'est pas suffisant. Mais au risque de paraître ridicule, je m'accroche à cette langue que j'aime et que je veux connaître).

Ce matin j'ai été de nouveau attristé par ce mauvais temps qui persiste et m'enlève la possibilité de gagner mon pain. Désespéré, j'ai pris mon livre et lu Wagner. Les tristes paroles par lesquelles Rolland finit ce chapitre m'ont révolté. C'est vrai, le monde est ainsi : le beau, qui doit rester éternel et qui dévoilé aux hommes, doit être goûté éternellement, est oublié, enterré et la frivolité du nouveau à tout prix prend sa place. Je suis fier de ne jamais avoir été de ce monde-là. Bien que sans guide, conduit par mon seul instinct, j'ai toujours aimé le beau unique, le beau de tous les temps, de tous les génies.

J'ai été aussi fort surpris par ce regret de Wagner " Pour ravoïr ma jeunesse, ma santé, pour jouir de la nature, pour une femme qui m'aimerait sans réserve, pour de beaux enfants, je donne tout mon art". C'est la pensée de ma mère, son désir, son regret. Elle aussi se demandait étonnée pourquoi je sacrifie le bonheur de l'homme qui vit paisiblement, entouré de sa famille, pour une chimère". " Que Dieu me pardonne, mais je crois que tu perds la tête dans des bêtises, au lieu de te marier et me donner un enfant de toi, que je puisse embrasser". Eh bien, non !.. Aujourd'hui même, quand le remord le plus atroce ronge mon coeur et m'empoisonne l'existence, aujourd'hui même, quand, pour réparer le crime d'avoir tué ma mère je donnerais ma vie, encore aujourd'hui je ne donnerais pas mon art pour ressusciter ma mère ! Oh ! pardonne moi, pardonne moi cette parole odieuse, chère mère, sainte esclave, martyre entre martyres, mais je ne peux pas dire le contraire de ce que je sens, non, non !.. Dors, là où tu es, dors du sommeil des justes, mais ne te mêles pas à une vie que tu ne comprends guère!. L'Art n'est pas la vie l'Art est ce qui crée la vie. L'art, le véritable art, donne même la mort



détruit tout pour créer l'impossible !. J'épuiserais ma vie..., je mourrais penché inutilement sur cette feuille de papier, mais je dirai sans cesse que l'Art est plus fort que la vie, plus précieux que de beaux enfants, qu'une femme qui aimerait sans réserve, il est plus fort même que cette nature splendide mais qui n'a pas de splendeur pour les yeux dépourvus d'art.

Sans art le monde n'existerait pas, il ne pourrait pas respirer. Pour exister, pour respirer, il lui faut de l'art, c'est-à-dire de la Souffrance. Cette Souffrance n'appartient pas à tout le monde.

.....

1er mai

Une lettre de Martinet. Puis-je mentir ?. Puis-je ne pas dire la vérité, toute la vérité, même la vérité qui se retournerait contre moi ?.. Eh, bien, j'ai réprimé l'idée de la renvoyer à son expéditeur. Premièrement, ce serait faux : je ne suis pas parti. Puis ... Une lettre!.. Une lettre dont on sait à l'avance qu'elle n'est pas banale !. Ah, ces lettres, il y a des années que j'en suis privé et il n'y a eu qu'un moment où elles ont éclairé, avec leur rayonnement, ma triste existence. Celle-ci sera la dernière pour bien longtemps. - Je l'ai ouverte f. - " Rolland m'écrit que vous disparaissiez. Est-ce exact ".

Est-ce exact ?. Oui et non. - Oui, parce que j'ai rompu avec tout le monde, le peu de monde avec lequel j'avais des relations, même avec les plus innocents qui souffriront inutilement. - Et non, parce que je suis encore là, pétrifié par la douleur des autres, douleur que je ne peux pas fouler aux pieds, et aussi parce que les moyens me font défaut pour m'en aller.

Adio ...

.....

2 mai

Aujourd'hui j'ai rencontré Klein, malheureux ouvrier photographe sans travail et Théodore qui sortait de prison. Le premier me raconte des choses impossibles à entendre : lui, sa femme et ses deux enfants crèvent de faim. Les enfants sont défaillants !. Le second, honnête ouvrier photographe aussi, sort, après trois mois de prison, sali par son patron pour quelques bagatelles qu'il s'était appropriées. Je suis convaincu de son innocence. Il avait trois jours pour quitter la France et n'avait pas un sou en poche et les souliers en loques. Je ne pouvais rien, étant moi même en détresse, mais j'ai fait tout ce que j'ai pu et leur reconnaissance muette m'a rempli le coeur de douleur. Le dernier est parti et le premier je l'ai gardé près de moi pour faire ensemble des photos, car Klein parle mal le français, est timide et peu présentable. Je suis fier et heureux de voir ma compagne, qui pourtant manque de tout, aussi généreuse que moi, aussi prête à secourir le malheureux.



Nous avons couru la campagne et rapporté peu de récolte. Klein est de père hollandais et de mère espagnole, né en territoire anglais. Sa femme est indienne et ses charmants enfants ne sont pas de lui. Emu par ces épaves humaines, par la sainte résignation avec laquelle ils supportent l'infortune, j'ai abandonné un moment mon écrasante humeur pour leur donner du courage. Mais, ce soir, sur le beau plateau de l'endroit appelé " La Lanterne ", j'ai senti combien m'est de plus en plus insupportable la compagnie de l'homme trop simple d'esprit. Nous étions seuls, moi et lui. Vue magnifique, rappelant un peu celle de Caux-sur-Montreux, moins la Dent du Midi. Mer brumeuse et tranquille qu'on aurait pu prendre pour le lac de Genève. Et une foule bigarrée dansait pleine d'orgueil au son d'une musique de foire spectacle hideux contrastant horriblement avec cet endroit merveilleux. J'ai vu dans ma vie beaucoup de spectacles populaires en des nombreux pays. Je suis avide de ces spectacles, mais je peux affirmer que, aussi bien une foule qu'un individu, quand elle manque d'idéalisme supérieur, la banalité tue toute beauté. Ici j'ai vu le ridicule en personne : un homme avec une jambe en bois, dansant avec une femme. Il avait réussi, malgré sa gravité d'estropié glorieux, à rendre ridicule sa danseuse et la danse.

J'étais désireux de communiquer avec quelqu'un, d'échanger des idées, des sentiments. Klein me répondit par des banalités. Je me suis isolé. Du bord du chemin, tout en bas, dans un petit village, un cimetière exhibait son néant, sa détresse muette. Ici on dansait, aujourd'hui, ceux de là-bas ont dansé hier.- Et paralysé par le spectacle d'une telle vie, de cette vie sans idéal, je sentais le besoin de laisser tomber mon appareil et de rouler dans le vide.

.

5 mai

Qu'est-ce qu'une vie héroïque ? Je voudrais le savoir. C'est la vie de l'homme tenace, à forte volonté, qui l'emporte sur ses sentiments, sur ses passions et sort victorieux, ou celle de l'homme faible, qui lutte toute sa vie, se débat tous les jours et se voit tous les jours vaincu, écrasé par ces mêmes sentiments, ces mêmes passions ?..

Il ne s'agit pas de me décerner des lauriers, ôchers amis !. En ce moment je suis loin d'être sensible aux lauriers. Je veux connaître la vérité, seulement ; savoir où m'arrêter, comment guider ma pensée. Car, tournant le regard vers le passé et analysant les hommes que j'ai connus, je n'en vois pas un qui ait remporté une victoire sur soi même qui fût autre chose que la victoire de l'orgueil, gonflé d'un but bien médiocre, sur la grande faiblesse, pas assez humaine qu'ils portaient en eux. Remporter une victoire, sur qui ? sur quoi ? Sur un ennemi ? Pas du tout, mais sur l'unique valeur qui rend l'homme glorieux : la bonté, l'amour.

Je me rappelle que dès ma plus fragile adolescence, à l'âge de 15-16 ans, quand j'ai quitté la lecture de romans sensationnels et ouvert les yeux sur le beau domaine de la vraie littérature je me demandais, après chaque lecture qui me plaisait : l'auteur, est-il un homme bon ? Et plus tard, quand je découvris la littérature biographique, je me jetai avec avidité sur les fouilles de vies de grands hommes, mais j'avais toujours le regret de constater que rarement on touchait à la question qui m'intéressait le plus : à l'humanité intime de l'écrivain, de



l'artiste. Les biographes satisfaisaient largement la curiosité stérile du bon public, ils fouillaient jusque dans le linge sale du mort : ils n'osaient rien sur l'amour de l'homme pour les hommes; et combien j'ai souffert quand j'ai vu que même le grand Lamartine, si bon, si humain, paraît-il, ne soufflait mot ou presque, sur cette partie, la plus importante du coeur humain.

Amis !. Il m'a fallu attendre vingt ans pour découvrir, enfin, un jour, cette grande voix : ce fût la voix de l'homme à qui je dédie ces notes, la voix de l'homme auquel je parle en ce moment, vers lequel je descends le soir fatigué et déçu, pour reposer ma tête et écouter les palpitations du grand coeur de l'humanité, - la voix de Romain Rolland. - Amis !... amis de demain !. En ce moment, la plus triste de mon existence, je suis l'homme le plus heureux de la terre, je crie de joie et je pleure de bonheur, comme dans cette chambre de sanatorium Sylvana-sur-Lausanne quand je lisais les " Trois vies ", comme parmi les machines du garage Peugeot, à Genève, où j'avalais " Jean-Christophe ". Je ne veux plus rien, je ne désire plus rien, je peux mourir demain, la seule inquiétude de ma vie a disparu : la bonté, l'amour, existe dans le coeur de l'homme et je sais aujourd'hui qu'il y a des écrivains, des artistes qui ne sont pas uniquement des fabricants de belles choses, bonnes à divertir. Incontestablement, l'artiste est grand quand il s'appelle Dumas, Hugo, Maupassant, Flaubert ou Zola, mais il l'est davantage quand il s'appelle Balzac et surtout Romain Rolland, ou Beethoven !. Que l'avant dernier m'excuse, mais je ne nourris pas pour Tolstoï son enthousiasme : j'en ne le trouve pas assez sincère !. Et à sa place, j'aurais préféré la vie de Christophe Colomb à celle de l'"apôtre" de Iasnafâ Poliana. Il y a dans cette vie là des naufrages bien plus tristes que dans celle de Tolstoï, qui devient apôtre quand la gloire de ses écrits ne le satisfaisaient plus.

.
6 mai

Je suis stupéfait de voir jusqu'à quel point un écrivain peut pousser son art. Quand un artiste arrive à enseigner la sincérité aux autres et déterminer un homme de bonne foi à se réduire à un silence fécond, sans le jeter dans le désespoir, alors il ne fait plus de l'art, il fait de la médecine de l'âme. Il sort du domaine du Beau, pour entrer dans celui du Vrai. Et voilà ce que ma pensée cherchait depuis de longues années : un homme qui me parlât sans art, mais vrai, juste. L'art a déjà atteint des sommets difficiles à dépasser, mais le vrai en art, l'humain, entre à peine dans son chemin. Car, si l'humble lecteur a le droit de se déclarer satisfait d'une oeuvre qui le hausse et l'ennoblit, le créateur de ces oeuvres doit toujours se pencher vers sa conscience comme sur un abîme sans fond et de douter toujours de sa sincérité.

En lisant Romain Rolland, je vois cette analyse de notre conscience, de notre âme complexe, poussée à un point qui ne peut que désarmer toute ambition sincère. Et avec cela il touche à une gloire que les ravages du temps ne pourront pas trop y mordre, car là sera dans l'avenir le problème suprême qui se dressera devant tout artiste : étouffer les bavardages du coeur, maîtriser sa vanité et tâcher de créer une oeuvre véridique ou rien. - Mais avec quelle simplicité, bonté et pitié, il nous parle !. Qu'il est dur de mettre le doigt sur cette plaie !. Et combien il était facile aux artistes d'autrefois d'être tragédiens !...

Paraît ISTRATI



La pensée de Panaft ISTRATI sur la mort.

Parmi les écrits de Panaft ISTRATI il en est un que nos amis se doivent de connaître. C'est celui que nous publions, ci-après, sous le titre " Notre mort laïque".

Ces pages écrites en roumain par Panaft ont été traduites à notre intention par notre amie Hélène GUILLIERMOND. Nous ignorons si elles ont été publiées en Roumanie, mais nous savons qu'elles sont inédites en France.

Cet article qui répond à un commentaire de Jean-Richard BLOCH paru dans la revue " EUROPE ", le 15 Février 1934, montre, avec la lucidité d'ISTRATI en face de la mort qui le guette depuis longtemps déjà et qui l'emportera dans un peu plus d'un an, son impuissance à lui donner un sens positif, à la justifier à la fin d'une existence passée à rechercher la justice et l'équité pour l'homme, pour tous les hommes.



"Notre Mort Laïque"

Je désire dire quelques mots sincères en ces jours de solitude prolongée qui me rend à moi-même, mais je prie le lecteur de ne pas détourner la tête à la lecture de ce titre quelque peu macabre.

Ce n'est pas de la mort que je veux parler ici, car jamais je n'y ai cru. Je n'ai à ce sujet qu'une faible expérience et le lecteur sait que je n'ai l'habitude de lui rebattre les oreilles qu'avec des choses qui me sont en quelque sorte familières. "La Mort Laïque" est le titre que donne Jean-Richard BLOCH à son commentaire du 15 février de la revue "EUROPE" et duquel je ne retiens que cette question :

"Que fait la société laïque pour apaiser l'inquiétude de l'homme
"qui veut mourir laïque ?

"Notre société laïque est merveilleusement apte à prêcher la vaillance au vaillant, le courage au courageux. Mais la résistance de ton organisme faiblit-elle, ton coeur commence-t-il à donner des signes de fatigue, l'artériosclérose ralentit-elle la circulation de ton sang, ton cerveau cesse-t-il d'être puissamment irrigué, l'urémie asphyxie-t-elle tes pensées, ton esprit bat-il la campagne, commences-tu à voir se lever autour de toi les fantômes et les terreurs ? Comme elle fiche le camp alors ta philosophie !"

Je ne veux pas savoir si celui qui a lu et corrigé avec amour mes premiers manuscrits français a jamais senti naître la mort dans son sang, s'il sait surtout ce que sont les affres de notre cerveau au cours d'une suffocation qui dure des heures. Mais il n'est pas nécessaire que BLOCH le sache par sa propre expérience car il a eu des amis qu'il a aimés beaucoup et qui ont connu une mort laïque. Il a été obligé de regarder dans les yeux de Léon BALZAGETTE et, tout récemment encore, dans ceux de ROBERTFRANCE, tous deux sur le lit de mort. Et peut-être BLOCH a-t-il vu, senti et même vécu l'insupportable souffrance morale de l'homme auquel un crucifix ne suffit pas pour calmer sa crainte légitime de l'inconnu qui s'approche.

"A ce moment, regardez-la, notre société laïque : Que fait-elle pour le mourant ? Epuisé par son atroce combat contre la destruction, l'esprit demande grâce. Elle ne sait qu'abandonner au fil de l'eau ce cerveau dégradé, incapable d'effort et tombé au-dessous de lui-même. Elle n'ose aborder le thème sauveur de la mort, ni armer de courage le voyageur pour l'épreuve finale. Elle délègue humblement ses pouvoirs au médecin et se tapit derrière la morphine."

C'est effroyablement triste et cela peut, aussi, être si vrai ! Vrai, entièrement pour les malades qui se savent plus ou moins condamnés et qui, des mois durant, contemplant leur tombe béante, sans pouvoir serrer, de leur main tremblante, ni la main de Dieu, ni celle de l'homme. Car, par bonheur pour l'Humanité, les trois quarts des hommes doivent mourir sans conscience, espérant jusqu'au dernier instant. Mis à part le cas des maladies de longue durée, qui ne pardonnent pas, dans lesquelles l'homme est mis cruellement face à face avec la mort. Ici,



"le mensonge médical, les promesses de santé dérisoires et niaises" dont parle BLOCH ne peuvent apporter, à vrai dire, à l'agonisant lucide qu'"amertume et dégoût".

"Seul le médecin qui aurait su devenir le confident et le conseiller "de son malade serait capable, se substituant au prêtre, de tenir au moribond ces propos de raison, de paix et de résignation qui lui sont aussi nécessaires que l'huile camphrée, la digitaline et le pantopon."

Voici un grand sujet de douloureuse méditation. J'ai à dire de belles paroles sur ce qui précède mais qui ne seront certainement pas définitives si j'y pense encore par la suite. Car ce que je veux dire c'est la partie la plus chère de mes pensées de ces deux dernières années que j'ai vécues au lit, face à face avec la mort, affreusement seul, dans mes moments les plus cruels et n'ayant aucune certitude.

Non ! Pour l'âme terrorisée par le spectre de la mort, il n'y a pas de salut hors de la croyance aveugle en Dieu ! C'est moi qui le dis, l'athée intégral, après avoir senti, si fréquemment, mes yeux se voiler, la lumière s'obscurcir et le coeur se reposer au cours d'une longue syncope.

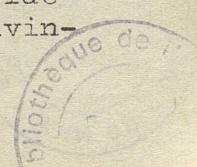
Non ! Ce n'est pas avec le docteur que le moribond peut parler de la fin, car il ne peut plus s'agir de "paroles de raison" lorsqu'elles sont tenues devant une raison qui n'existe plus.

Celui qui a peur de la mort ne parle qu'avec l'Eternel. Il faut nous unir avec le sublime le jour où nous sentons l'inévitable destruction et le médecin n'est plus alors qu'un homme comme un autre qui m'apporte de la morphine et garde pour lui tous ces "appels à la raison, à la paix et à la résignation". Maintenant, nombre parmi ceux qui m'entendent parler ainsi se déclareront mes "amis" car ils croiront à l'"épuiement de mon cerveau" et attendront de ma part une de ces "fameuses conversions in articulo mortis" qui donnent satisfaction à l'Eglise comme cela s'est produit, écrit, si je ne m'abuse, BLOCH, à l'occasion de "La Mort de Jean BAROIS". Le cas ne m'est pas connu.

Puis, le sujet est trop vaste et les hommes, en général, sont plutôt difficiles lorsqu'il s'agit de chercher à sauver leur âme "in extremis" : le grand intellectuel athée, appelant le prêtre, peut se sentir tout aussi sauvé que l'opresseur des masses qui, vautre sur son or et sur son abjection, invoque le Christ et embrasse le crucifix. L'Eglise est miséricordieuse. Sur leur lit de mort, elle apporte le salut au vrai croyant comme à celui qui se convertit in articulo mortis. Et ainsi tout le monde est satisfait sur la Terre comme au Ciel.

Mais ici, il ne s'agit pas de cela. Les succès et les insuccès de l'Eglise ne m'intéressent pas depuis que j'ai appris des tas de choses humaines dont je ne me doutais pas avant cette maladie qui, ni ne me chagrine, ni ne me chaut.

De sorte qu'aujourd'hui, je sais entre autres choses que la conscience la plus sincèrement éloignée de toutes les conceptions divines - et ma conscience est ainsi - peut, à certains moments de sa vie, se sentir si dépaysée en le monde, si incapable de s'entendre d'une façon idéale avec quiconque, et, pour cela, si seule face à la mort, qu'un invin-



cible besoin de pureté s'empare de sa façon d'être qu'elle demande lors de sa dernière minute une union avec un être surhumain. Eh bien ! Entre cette conscience de notre turpitude terrestre, que nous nommons vulgairement péché, et le besoin de pureté absolue, que nous nommons communément Dieu, il n'y a pas de place pour un païen comme moi, pour le prêtre, mais moins encore pour ce médecin ridicule, "confident et conseiller", qui croit pouvoir se "substituer au prêtre" afin d'"aborder avec le moribond" le thème sauveur de la mort" - même s'il est, rare exception, un brave homme.

Cette pauvre créature humaine qui a eu le malheur de naître avec un cerveau exceptionnel et qui ne croit ni en les hommes, qui se font passer pour les représentants de Dieu, ni en ceux qui jonglent avec la science, vers quelle pureté terrestre, brin de sublime, tendra-t-il ses bras décharnés à l'heure de la suprême épreuve ? Ah ! Laissez-moi vous raconter brièvement une scène du Monastère Nearut :

Un jour s'annonce un moine qui déclare avoir quelque chose de très particulier à me raconter. J'étais au lit, bien mal en point, mais je le reçus néanmoins. C'était un colosse d'une cinquantaine d'années qui semblait n'en avoir que quarante, très musclé, barbu et moustachu. Mais sa voix était cassée, son regard fautif. Il trahissait un déséquilibre total. Il divagait. Je l'arrêtai.

- Vous parlez trop vite et "sans queue ni tête". Vous me fatiguez. Imaginez que vous êtes seul et essayez-vous là, auprès de moi. Et tout d'abord, trinquons avec un verre de rhum.

Dehors il gelait comme en SIBERIE. Dans ma chambre, un grand poêle paysan répandait une agréable chaleur. Nous étions seuls. Le moine s'était laissé convaincre. Il avala d'un trait son alcool.

- Puis-je enlever ma pelisse ?

- Oui ! Puis vous me parlerez à coeur ouvert.

Comme il marmottait l'histoire d'un "accident" qui lui avait "empoisonné le sang", d'un traitement prolongé par trop lourd pour sa "mère" et d'"une trop grande dette chez le pharmacien" qui ne voulait plus lui donner des médicaments à crédit. J'écrivis rapidement quelques mots au pharmacien.

- Tiens, ceci est pour ta dette, lui-dis-je en lui donnant la lettre, et fais attention car ce qui te ronge, c'est la syphilis ! Au surplus, j'ai appris que tu bois sans mesure.

La figure du moine s'illumina et le calme prit complètement possession de son être. Il s'empara de ma main.

- Non, ils n'ont pas menti ceux qui m'ont dit que vous pouviez tout comprendre. Eh bien ! Je vous parlerai comme je ne peux le faire que devant Dieu.

Son Dieu ... Pour avoir voulu n'aimer que Lui, il a abandonné sa femme, ses deux enfants, sa petite existence et il est arrivé ici - il



y a vingt ans de cela - pour vivre "dans la pauvreté et la chasteté"!

Pour la pauvreté, ce fut très simple. Il a trimé dur "comme un boeuf" et ne s'est nourri, par habitude, que de ce que "même les porcs du couvent ne mangeaient".

Quant à la chasteté, la tempérance, voilà le malheur. Là, les prières ne lui ont servi à rien car "le diable a été le plus fort".

J'avais vu le "diable" chaque jour. C'étaient de belles paysannes aux yeux souriants qui venaient "les bras chargés de dons pour le monastère".

Parfois, c'étaient même de jolies nonnes au regard hypocrite.

Nous sommes ici, hormis les anachorètes, presque tous de la mauvaise graine. Nous buvons et faisons des provisions. Mais mon âme ? C'est pour la purifier que je suis venu ici. Et voilà que le Bon Dieu m'a gavé, je suis plus costaud que je pensais. Je te demande à toi, qui souffres comme un saint et qui est bon comme le "Divin" lui-même, je te demande: Qui voudra sauver mon âme ?

- C'est moi, oui, moi ! Ne dis-tu pas que je suis un saint ? Le crois-tu vraiment ?

Vous m'en avez donné la preuve. Vous saviez à l'avance qui j'étais et vous ne m'avez pas méprisé ! Vous m'avez reçu comme un vrai frère...

- Et moi, je te pardonne, je t'absous des péchés qui, sous peu, détruiront ton corps mais qui ne t'ont pas du tout souillé l'âme car je la sens gémir entre mes mains. Et cela suffit. Aimes-tu l'argent ?

- Non. D'ailleurs, ici, même ceux qui l'aiment et l'entassent n'en jouissent pas. Il revient au monastère après leur mort.

- Donc il n'y a là rien de reprochable. Vous vivez tous dans la misère.

- Oui, mais je bois. tout ce que je gagne et je suis l'esclave de la chair, alors qu'avant d'être moine je ne buvais pas et je ne connaissais pas d'autre femme que la mienne. Alors pourquoi suis-je venu au monastère ?

Quelle est la preuve que Dieu entend ma prière et qu'il me pardonne ? Il n'y a rien puisque je ne m'amende pas. Dieu ne veut donc pas mon âme et elle ira se faire rissoler par le Diable.

Je ne suis pas arrivé à convaincre le moine SOFRONIE que la meilleure preuve de la pureté de l'âme ou, plutôt, de l'existence de Dieu dans sa façon d'être, était justement cette conscience qu'il avait de la boue de sa vie physique et le refus de croire à son salut du seul fait qu'il était devenu moine afin de prier nuit et jour.

Combien loin sommes-nous de toutes ces croyances, ou fausses croyances, ou conversions in extremis, qui toutes, l'une plus inutile que les autres, admettent que l'existence de l'Eglise suffit pour que la cons-

cience soit en paix et le salut obtenu. Demain ou peut-être dans dix siècles, lorsque les Eglises seront démolies et que Dieu n'existera plus, ils se contenteront de mourir en compagnie du médecin "confident et conseiller" que nous prédit mon ami BLOCH "lorsque sera constituée vaille que vaille "une technique spirituelle de la mort, digne de ce que prétend être notre "vie, et grâce à laquelle la fin du juste cessera enfin de ressembler à "une débandade."

Mais elle ne cessera pas le moins du monde de l'être pour cette minorité dont fait partie le moine SOFRONIE - car notre vie laïque étant elle même une débandade, notre mort laïque ne peut être autrement. Nous vivons dans l'impossibilité totale de juger ce qui est juste ou injuste.

Notre égoïsme, notre fierté, l'irrésistible besoin de vie matérielle facile nous aveuglent et nous jettent dans la vanité la plus répugnante.

D'où ces illusoire adhésions, soit de droite, soit de gauche, de nos jours, pareillement dépourvues de contrôle et basées sur la violence seule et non plus sur la justice.

D'où, aussi, notre isolement duquel nous ne sortons que dans des moments de grand malheur au cours desquels nous avons eu le répit et parfois le désir d'examen personnel de conscience pour constater l'immensité du vide qui nous entoure et la faillite de nos efforts pour nous épargner la souffrance.

... "Je n'aime que l'humanité qui est façonnée par la contemplation de la souffrance" dit TCHEN avec une sainte révolte envers la condition humaine... Etes-vous surs qu'il existe un autre TCHEN ? demande le pasteur dans sa pieuse justice.

Voilà l'incompréhension qui broiera l'humanité jusqu'à la fin des siècles.

Celle-ci ne vaincra que par la voie (1) du renoncement qui mène au besoin de pureté absolue ou, si vous aimez mieux, vers le besoin de Dieu. Cette voie y mène aujourd'hui trop tard et trop rarement. Je ne pense pas que nous puissions, autrement que par la force de l'exemple, aider à atteindre tant soit peu ce sommet. Mais cet exemple ne peut venir ni de la part de l'Eglise épuisée par l'inconséquence, ni par le triomphe de tel idéal matérialiste et sanguinaire de notre époque et encore moins de la Faculté, amoral et immorale, d'où Jean-Richard BLOCH espère voir sortir un jour son médecin-prêtre de demain.

Voilà pourquoi notre mort laïque, semblable à notre vie spirituelle, ne peut ressembler qu'à une débandade.

Panaït ISTRATI

NICE, février 1934

(1) - Voix et voie étant phonétiquement semblables, Panaït ISTRATI, dans son manuscrit écrit au fil de la plume et presque sans ratures, a pensé en français et non en roumain. Il a, en effet, commis une faute de roumain en écrivant vocca (voix) au lieu de calea (voie). (N. de la T.)

ARTICLE OUBLIE

Dans l'"EXPRESUL" de Braïla, parut le 8 Août 1943, un article de Francesco ARCA, écrivain italien qui venait d'obtenir le titre de Docteur es-lettres avec la mention "Summa cum laude" à l'Université de Rome pour sa thèse sur Panaït ISTRATI.

Nous publions, ci-dessous, cet article que notre ami Lucian ENESCO a bien voulu traduire à notre intention.

Dans la littérature roumaine contemporaine, riche en oeuvres importantes, celle de Panaït ISTRATI occupe une place capitale et distincte. ISTRATI est l'écrivain roumain le plus traduit, car ses livres ont paru en vingt sept langues et il compte, à notre avis, parmi ceux qui ont porté à la connaissance du monde le plus profondément et sur une échelle plus étendue l'esprit roumain en évoquant ce pays et la vie de son peuple. Dans les "Récits d'Adrien ZOGRAFI" et la "VIE d'Adrien ZOGRAFI" ainsi que dans ses autres romans nous voyons la Roumanie du XIXème siècle et du début du XXème avec ses forêts majestueuses, la plaine sans fin et les rivières tantôt calmes, tantôt agitées à cause de leur puissance indomptée qui connaissent le labeur fatigant du paysan; avec BUCAREST qui s'occidentalise, mais surtout avec BRAÏLA, la ville natale d'ISTRATI, avec ses marais pittoresques et son port débordant de vie.

Tous ces aspects composent la scène des romans de Panaït ISTRATI dont les protagonistes sont les foules rurales et la bourgeoisie. A cause de cette "romanité" présente dans son oeuvre entier, de son indiscutable attachement et de l'affection que l'homme ISTRATI a attesté envers son pays et sa nation, nous pensons qu'en dépit de tout, ISTRATI doit être considéré comme faisant partie des forces les plus pures et les plus vivantes de la littérature roumaine.

Au surplus, en ajoutant à l'illustration de la Roumanie l'évocation de la Méditerranée, ainsi que de la Syrie et de l'Egypte, ISTRATI atteint les sommets de l'Art. Dès lors quand il nous fait connaître son idéal, quand il nous présente les personnages de ses récits animés par cet idéal; quand il ne tombe pas dans la philosophie ou le ton didactique, ISTRATI nous donne des pages d'art pur. Nous y trouvons l'aspiration vers une amitié qui est l'amour absolu et désintéressé pour la justice sociale, mais

aussi vers la joie plénière basée sur l'instinct et le désir que donnent les biens matériels et spirituels dont la terre est si riche. A côté des êtres qui vivent dans ce climat moral et presque fusionnés avec eux, nous trouvons aussi dans le monde d'ISTRATI ceux qui sont dominés par des intérêts mesquins, par la haine, la cupidité et les conventions sociales limitées. Pour ces raisons, le monde d'ISTRATI nous apparaît comme un magistral ensemble de lumière et d'ombre où cette dernière l'emporte.

Du désir de dépasser ce monde empoisonné par le mal est né le charme de tant de pages tantôt épiques, tantôt lyriques.

Evocation poétique et réaliste de la Roumanie et du monde Méditerranéen, témoignage et appel d'une âme passionnée, description de personnages parfois exceptionnels, parfois communs, voilà ce qu'est l'art de Panaït ISTRATI.

